

14^e DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE

Dans cette page d'évangile, Jésus nous renvoie à l'origine, aussi étrange que cela puisse paraître, et précisément au péché qui précipita l'humanité dans l'état d'inquiétude et même d'angoisse que nous lui connaissons présentement. Cette angoisse, plus ou moins diffuse selon les lieux et les époques, et qui semble s'intensifier sous nos yeux, dans notre univers mondialisé, avec l'embarras aujourd'hui patent de nos cercles dirigeants face à une situation devenue systémique de crise financière, et donc aussi économique et politique, a une cause nous dit l'évangile : c'est le service des idoles. Ou plus précisément de cette idole qu'est le Mammon d'iniquité. Comme je le disais l'an dernier en commentant ce même passage, Jésus ne critique pas tant l'institution bienfaisante et civilisatrice qu'est la monnaie, ni même la possession de biens, mais ce qui est visé par le cœur angoissé de l'homme pécheur à travers ces réalités symbolisées par l'argent, à savoir la volonté, finalement illusoire, de se prémunir par ses seules forces des aléas de l'existence. Attitude qui traduit une volonté plus profonde, plus originaire : celle de garder la maîtrise de son existence. Autrement dit encore, d'accéder à l'autonomie absolue, à cette sécurité qui consiste à ne plus dépendre de personne. Bref à viser ce qu'on appelle l'aséité divine : être par soi, à la manière de Dieu.

Mais vouloir être comme Dieu par ses seules forces, en ne comptant plus sur lui, n'est-ce pas précisément l'ambition du démon, le péché de Lucifer, la tentation que le serpent instille au cœur de l'homme : *vous serez comme des dieux*, la folie que démasque l'archange S. Michel : *Quis ut Deus*, qui donc peut être comme Dieu ? Folie, car Dieu seul n'a besoin de personne pour exister. Dieu seul connaît la parfaite félicité dans la complaisance en lui-même. Car lui seul est autodifférencié : lui seul est communion, et donc possibilité d'aimer et d'être aimé dans ce grand mystère qu'est la Trinité. Mais pour la créature, c'est pure folie. Aucun être, fût-il le plus élevé des esprits, ne peut connaître cette totale indépendance, nier son essence de créature, à moins de devenir un être divisé en lui-même, pure et mortifère contradiction. Car précisément la définition de la créature, c'est de dépendre constitutivement d'un Créateur. Nous pourrions prendre toutes les assurances que nous voudrions, nous n'arriverons jamais à nous soustraire à cette condition.

Dépendance qui nous est cruellement rappelée, en notre état déchu, par l'existence – à cet égard heureuse – de la mort corporelle. La mort, tout en étant le salaire du péché, c'est la signature de notre finitude, c'est le rappel de notre créaturalité, c'est l'antidote concret à notre démesure démoniaque. La considération de la mort nous apprend à bien vivre. L'écrivain Ernst Jünger, qui est mort à 102 ans, disait plaisamment – lui qui avait connu les tranchées de la Première Guerre Mondiale – que la mort, c'est l'amputation totale. Mourir, c'est en effet être dessaisi de ce qui fait sa richesse fondamentale ici-bas : c'est perdre sa vie terrestre, c'est perdre son corps, et avec son corps, perdre tous les autres biens. Face à la mort, aucune assurance ne vaut plus. Le service de Mammon est inopérant car les idoles, nous dit l'Écriture, sont des néants. A quoi nous serviront nos greniers et nos coffre-forts ? *Insensé, cette nuit même, on va te redemander ton âme* dit Dieu à celui qui *thésaurise pour lui-même au lieu de s'enrichir en vue de Dieu (Lc 12, 20-21)*. L'amputation totale qu'est la mort nous apprend à consentir aux amputations partielles qu'impose la vie quotidienne. Et la pratique de ces amputations quotidiennes, involontaires et parfois aussi volontaires dans la pénitence, nous prépare à celle, finale, de la mort. La mort nous apprend la vie, et vivre, dans ces conditions, nous prépare à mourir. Sans hiatus, mais comme accomplissement. Nulle résignation stoïcienne dans ce programme mais pur réalisme spirituel si l'on comprend ce que Jésus nous enseigne ici : vivre, c'est renoncer à se crisper sur ses seules forces, c'est lâcher prise, c'est s'abandonner. Et s'abandonner, c'est faire confiance à Celui qui nous aime comme un Père, capable de tout faire tourner à notre avantage, *etiam peccata. Votre Père connaît tous vos besoins* dit à bon droit le Fils. Y compris ce besoin le plus profond, celui que nous visons inconsciemment à travers notre cupidité : la possession éternelle de l'Absolu. Il sait aussi, par expérience éternelle pourrait-on dire, que cette possession ne se conquiert pas mais qu'elle se reçoit. Et que se recevant, elle suppose – logiquement pour nous – que nous consentions à notre être de créature, à notre dépendance constitutive. Car l'être, nous ne le possédons pas par nous-mêmes, nous ne cessons de le recevoir de la bienveillance divine par l'acte de création qui nous maintient dans l'existence.

Le maître-mot de notre vie, c'est donc l'abandon, l'abandon à la providence bienveillante du Père et que le Fils nous décrit dans cette page en termes d'une grande

beauté. Cet abandon à Dieu qui nous épouvante parce que nous sommes dupés par le démon, c'est l'unique voie pour posséder ce que Dieu veut nous donner, parce que c'est la manière même dont Dieu vit. Si Jésus est bien le Fils de Dieu, alors toute sa vie exprime ce suprême abandon à la bienveillante providence du Père. *Père, entre vos mains, je remets mon esprit.* Cette parole de la croix est le sceau d'une existence vécue dans l'abandon à la volonté du Père signifiée par l'Esprit Saint. C'est cette logique divine, trinitaire, déjà inaugurée dans la vie théologale ici-bas qui conduisait une S. Thérèse de Jésus ou un S. Jean de la Croix à voir dans la mort non pas une rupture mais un passage dans la confiance pour s'abandonner définitivement, comme le Fils ressuscité, dans les bras du Père. Abdiquer le gouvernement de sa vie à l'Esprit Saint dans le plus total abandon, telle est la continuité profonde de la vie des saints pour qui, du coup, la mort n'est plus tant un gouffre qui s'ouvre sous leurs pas qu'un passage vers un accomplissement. C'est ainsi que nous *deviendrons des dieux.* Non pas en cherchant à ravir la condition divine mais en la recevant du Christ qui nous introduit en Dieu pour que nous occupions la place où il se tient, celle du Fils.

N'ayez pas peur ! nous est-il dit en S. Jean. Ne vous crispez pas sur les biens d'ici-bas, qui ne peuvent sauver. N'ayez pas peur de la vie. Surtout, n'ayez pas peur de Dieu, car s'il veille sur nous, c'est moins pour nous condamner que pour nous sauver. Mais l'homme pécheur, à l'instar d'Adam, conscient de sa nudité, c'est-à-dire de sa misère, se cache à l'approche de Dieu. Pour vaincre cette peur de Dieu, née du péché, cette peur de la vie, née de la mort, Jésus nous invite à nous décentrer, à sortir de nous-mêmes, à rétablir les relations rompues par le désir inconscient de devenir Dieu par effraction. *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.* Autrement dit, vivez le double commandement de la charité. C'est en aimant Dieu et en aimant son prochain que l'on apprend l'abandon, que l'on échappe à la crispation sur ce qui ne peut sauver, sur ce qui nous enferme en nous-mêmes, que l'on apprend à restaurer toutes ces relations qui sont un autre mot pour dire la vie et la vie en plénitude. C'est aussi de cette façon que toutes choses nous sont restituées, non pas dans une stérile possession qui les flétrit, mais dans le regard créateur de Dieu qui leur donne toute leur fraîcheur.